L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Quarante et unième année)

SOMMAIRE

Carême sur la Rédemption. — I. Le grand Centenaire, 5. — II. Notre Rédempteur, 7.

Petit Carême sur nos rapports avec le Christ. — I. Connaître Jésus-Christ, 11.

Les fêtes de l'Eglise *(suite)*. — XXXI. La Semaine Sainte, 15.

CARÊME SUR LA RÉDEMPTION

I

LE GRAND CENTENAIRE

Mes frères,

Le 24 décembre 1932, dans son discours radiodiffusé de nouvel an, le Souverain Pontife annonçait au monde la célébration du dix-neuvième centenaire de la Rédemption (2 avril 1933-2 avril 1934).

Depuis, les journaux nous ont apporté l'écho des grandioses manifestations et des imposants pèlerinages qui ont marqué les débuts de cette année jubilaire.

En cet anniversaire plus solennel du mystère de notre salut, n'est-il pas tout indiqué que nous consacrions toutes les prédications de ce Carême à Jésus-Christ, notre Rédempteur ?

Sans doute, c'est à Rome seulement que les chrétiens peuvent gagner normalement jusqu'ici l'indulgence plénière extraordinaire du jubilé. Mais de nombreuses catégories de fidèles — par exemple les ouvriers qui sont obligés de gagner leur pain quotidien — se trouvent dans les conditions voulues pour bénéficier de cette faveur dans le lieu de leur résidence. Il convient donc de nous préparer à bénéficier de l'amnistie spirituelle du jubilé en évoquant, pendant cette période plus favorable des prédications de Carême, les grands souvenirs que porte avec elle cette année 1933-1934.

Pour cette première instruction d'ouverture, nous prendrons seulement une vue d'ensemble, avec l'espoir qu'elle nous donnera le désir de nous arrêter plus longuement devant les détails tout baignés d'une atmosphère d'amour et de miséricorde.

Quels souvenirs ramène l'année jubilaire? Comment les commémorer dignement ? Quels résultats en attendre ?

Pour répondre à ces questions, il suffira d'écouter la parole du Souverain Pontife dans sa Bulle *Quod nuper* du 6 janvier 1932 qui contenait la proclamation, ou, comme nous disons, l'indiction du jubilé de la Rédemption.

Nous connaîtrons ainsi la pensée personnelle, authentique du Souverain Pontife, de celui que Notre-Seigneur nous a laissé comme son représentant, sur les grands souvenirs que doivent revivre en cette année notre pensée et notre cœur.

I. — *Quels souvenirs ramène l'année jubilaire*

Au début de 1933, les journalistes en quête de copie ou en veine de bonne humeur pour distraire notre âge inquiet, ont épilogué en tous les sens sur le millésime de cette année-là, dont les deux 3, dits les deux bossus, feraient un chiffre porte-bonheur.

A quelle date remonte cette inoffensive superstition ? Il est très certain en tout cas que le premier 33 marque une date heureuse pour l'histoire de l'humanité : la date de sa Rédemption, de sa délivrance, de sa restauration.

Du plus profond des âges qu'ait éclairé l'histoire, les hommes, bien faits pourtant par leur intelligence et leur volonté pour connaître, aimer et servir Dieu, vivaient dans l'idolâtrie avec tout ce qu'elle traîne avec elle d'injustice et de vices : tels en somme que le zèle héroïque des missionnaires les découvre encore de nos jours sous le ciel de l'Afrique et de l'Asie. Depuis trois ans, celui que l'on adore maintenant sur tous les continents sous le nom de N.-S. Jésus-Christ, se donnait ouvertement comme le Sauveur de cette humanité : il souffrirait passion et mort, il serait élevé de terre, mais alors il attirerait tout à lui. Et suivant cette description anticipée, l'heure annoncée venue, on le dressait sur une croix, sa croix devenait un signe de ralliement, et sous le signe de la croix s'inaugurait une ère de vérité, de justice, de sainteté qui est le meilleur de notre civilisation moderne.

Cette passion et cette mort de Jésus-Christ en l'an 33, voilà donc l'événement capital dont l'année jubilaire marque le dix-neuvième centenaire.

Mais immédiatement avant et après lui, se déroule tout un cycle d'événements qui doivent mettre en œuvre la vertu rédemptrice de la pas-

sion et assurer la perpétuité de son influence jusqu'à la fin du monde. Aucune année de l'histoire n'est aussi chargée d'avenir. Sur un espace de moins de deux mois, s'échelonneront en 33 une suite de faits enchaînés les uns aux autres qui seront l'armature du monde régénéré.

Le Souverain Pontife le disait dans son discours du 24 décembre : « Plutôt qu'une œuvre, c'est un ensemble d'œuvres divines. »

En 33, la veille de la Passion rédemptrice qui est la partie essentielle et culminante de cet ensemble, a lieu l'institution de l'Eucharistie et du sacerdoce : sur cette parole nos basiliques, nos cathédrales, nos églises sortiront de terre, les messes renouvelleront mystiquement des milliards et des milliards de fois le drame du Golgotha, l'humanité se ranimera à la transfusion du sang de son Sauveur dans la sainte communion.

En 33, le jour de la Rédemption, ont lieu la corédemption de la Vierge Marie au pied de la croix et la proclamation de sa maternité spirituelle : là est déposé au plus profond du cœur humain régénéré cet instinct filial qui nous jettera dans les bras de la Vierge, nous fera dresser partout son image, nous ébranlera en pèlerinages vers ses innombrables sanctuaires, d'un mot étendra sur le monde nouveau le rayonnement de pureté, de tendresse, de miséricorde d'un regard maternel.

En 33, trois jours après, c'est la résurrection de Jésus ; cela, c'est le sceau du divin sur l'œuvre rédemptrice ; elle assoira si profondément la croyance en cette Rédemption que les persécuteurs s'useront contre l'inébranlable foi des martyrs ; et les plus hautes intelligences s'inclineront devant le mystère, parce qu'il faut tout de même croire à celui qui sort vivant du royaume des morts, comme il l'avait dit.

En 33, quelques jours plus tard, est institué le pouvoir divin de remettre les péchés accordé aux apôtres successeurs du Christ : c'est l'effusion de la Rédemption jusqu'à la fin du monde, la voie ouverte vers les sources du rachat à toutes les âmes malheureuses de leur péché, la possibilité pour tous les prodigues d'entendre eux aussi la parole qui les libérera de leur cauchemar : « Allez en paix, vos péchés vous sont remis. »

En 33, dans les mêmes jours qui suivent la résurrection, la primauté est donnée et confirmée à Pierre et à ses successeurs : « Pais mes agneaux, pais mes brebis » ; voici constituée cette Eglise contre laquelle les portes de l'enfer n'ont pas prévalu depuis dix-neuf siècles et ne prévaudront jamais, et qui assurera le bienfait de la Rédemption à travers le monde et à travers les âges.

En 33, après quarante, cinquante, soixante jours, le cycle de la Rédemption s'achève en apothéose par l'Ascension du Seigneur, la descente du St-Esprit, la prédication des apôtres ; le Rédempteur a terminé son œuvre de salut, l'Esprit-Saint anime celle-ci de son souffle tout-puissant et l'Eglise se met en marche à la conquête pacifique du monde.

Voilà, en un bref raccourci, les grands événements dont l'année 1933 ramène le dix-neuvième centenaire. Ils dominent l'histoire du monde et font la ligne de séparation qui la partage en deux : l'ère ancienne et l'ère nouvelle. Rien d'aussi mémorable ne s'est produit sur la terre et n'a été enregistré dans les annales de l'humanité.

II. — *Comment les commémorer dignement*

La célébration d'un tel centenaire s'impose. Mais comment ?

Là encore, écoutons le Pape. Il a tracé de sa main le programme de l'année jubilaire. Il nous demande d'y communier de toute notre âme par le souvenir attentif, un ardent amour, le zèle de la prière, la pratique de la pénitence.

Par un souvenir attentif.

Malgré qu'il en paraisse après ce que nous avons dit du rôle capital du cycle rédempteur dans l'histoire du monde, il n'était pas inutile d'inscrire ce premier article en tête des fêtes jubilaires. Vous souvient-il de la surprise qu'a provoquée, même dans les milieux catholiques, la lecture, dans les journaux du 25 décembre, du discours du Souverain Pontife annonçant l'année sainte 1933 ? Les almanachs de toutes couleurs que nous avions entre les mains depuis quelques jours contenaient des listes interminables de centenaires ou de cinquantenaires : religieux, littéraires, artistiques, scientifiques... voire culinaires, que célébrerait l'année nouvelle : un seul avait été oublié, celui de la Rédemption du monde.

Il ne pouvait en être autrement. Notre civilisation se matérialise depuis quelques années à une vitesse vertigineuse. L'idéal spirituel et la survie éternelle ont disparu de l'horizon des masses, borné aux affaires et aux jouissances présentes et immédiates.

Nous nous évaderons pendant cette année de cette atmosphère trop dense pour notre âme et qui l'étouffe ; nous élèverons nos pensées vers les régions plus hautes du spirituel ; et l'histoire de l'intervention d'un Rédempteur dans l'existence du monde nous rappellera au sens exact d'une véritable civilisation et à la conquête d'un monde meilleur.

Et parce que cette histoire est une histoire d'amour, avec notre intelligence nous y appliquerons également notre cœur.

Le cœur de l'humanité est, lui aussi, bien malade. Notre siècle d'affaires, d'égoïsme, de lutte pour la vie, l'a desséché et durci. Et si nous vivons sous la menace de la guerre, des guerres de classes et des guerres des peuples, n'est-ce pas parce que le véritable amour des hommes, qui prend sa source dans l'amour de Dieu, a fait place aux compétitions d'intérêt ?

De tous les mystères de la foi, aucun ne parle au cœur comme celui de la Rédemption. Le grand historien moderne de l'*Art religieux* a écrit que « par leurs prédications les Franciscains et les

Dominicains avaient fait pleurer l'Europe sur les plaies de Jésus-Christ [1]. » Nous sommes là en face du plus grand témoignage d'amour, le sacrifice de la vie pour ceux qu'on aime.

Et pourtant, c'est plus que de la réflexion et de l'amour qui nous est demandé par le Pape pour commémorer le mystère de la Rédemption, ou, si vous le voulez, ce n'est que de la foi et de la charité, mais une foi agissante et une charité qui se prolonge dans la prière et dans la pénitence.

Un païen du IIIe siècle disait à un chrétien : « Ce n'est plus le moment d'adorer la croix, mais d'y monter. *Jam non sunt adorandæ cruces, sed subeundæ* [2]. »

Nous aurons à le dire au cours de ces instructions, la Rédemption du Christ, tout infinie qu'elle soit, ne peut transformer le monde sans notre coopération : « Celui qui t'a créé sans toi ne te sauvera pas sans toi, » dit S. Augustin. En dehors de notre concours, elle resterait une toute-puissance inutilisée, une énergie en réserve, un potentiel sans emploi. Il est du devoir de tout chrétien de reprendre à son compte la parole célèbre de S. Paul : « J'achève en moi ce qui manque aux souffrances du Christ. » (Col., I, 24).

Réflexion attentive, amour pour amour, prière et sacrifice en union avec le Sauveur Rédempteur crucifié, c'est dans ces dispositions qu'il importe de nous établir pour commémorer le nouveau centenaire de notre Rédemption.

Nous aurons alors travaillé, et pour notre plus grand bien personnel, à la réalisation des belles espérances qu'en attend le Souverain Pontife.

III. — *Quels résultats en espérer ?*

Ces résultats attendus, le Pape les a formulés dans une ardente prière où percent les préoccupations de l'heure qui angoissent son cœur de Père universel : « Fasse Dieu très miséricordieux que l'Année sainte que nous allons bientôt inaugurer ramène la paix dans les esprits, rende à la Sainte Eglise la liberté qui lui est due universellement, et rétablisse tous les peuples dans la concorde et la vraie prospérité. »

Paix dans les esprits.

Nous appartenons à des générations inquiètes. Et cette inquiétude provient surtout du désarroi des esprits : où donc est la vérité à une époque où les journaux maîtres de l'opinion s'attribuent tous et chacun le don de l'infaillibilité ? Aux plus éclairés, il semble que le pour et le contre sont également soutenables.

Le centenaire de la Rédemption va dresser audessus de nos mêlées la croix de Jésus-Christ. La portée de son sacrifice rappelle au monde le sens de la vie. Et de là il nous dira comme à son juge Pilate : « Je suis né et je suis venu pour rendre témoignage à la vérité. » (Jo., XVIII, 38). Le monde est en état de péché. Il refuse à Dieu la soumission de son esprit et de son cœur. Je viens lui offrir la possibilité de rentrer dans l'ordre et de retrouver la paix qui est la tranquillité de l'ordre.

Liberté de la Sainte Eglise.

Elle sait qu'elle sera toujours combattue. Mais elle n'a pas le droit d'en prendre son parti. Elle a le devoir au contraire de sauvegarder la liberté d'action nécessaire à l'accomplissement de sa mission.

Or cette liberté est gravement compromise, au plus grand dommage des âmes dans certains pays. Plus d'une fois déjà la voix du Souverain Pontife a élevé de légitimes et fières protestations contre les lois persécutrices qui entravent l'action de l'Eglise en Russie, au Mexique, en Espagne. Le centenaire de la Passion, saintement célébré, peut obtenir les mêmes triomphes de la croix qui terminèrent sous Constantin l'ère des grandes persécutions romaines.

Concorde et prospérité pour les peuples.

La sollicitude du Souverain Pontife ne se désintéresse pas de nos bonheurs terrestres. Les nations aujourd'hui traversent plus ou moins une double grande crise qui met en péril et leur paix et leur prospérité.

Nous vivons dans l'angoisse de la guerre et de la ruine.

Au point de départ de ces fléaux il y a toujours le péché pour lequel Notre-Seigneur est mort sur la croix. La manière dont nous commémorerons le centenaire de cette expiation du Christ peut obtenir une nouvelle effusion des grâces de la Rédemption. Nous avons à notre disposition un facteur plus puissant de concorde et de prospérité que les conseils des nations et des gouvernements.

* *

Dans une famille, à chaque anniversaire d'un cher disparu, le souvenir du mort plane plus près de la maison. La pensée et le cœur sont pleins de lui. Il est plus vivant que jamais au milieu des siens. De même, à travers la France, en l'anniversaire du 11 novembre, nous nous sentons plus près de tous ceux qui sont morts pour le salut de la patrie.

Pareillement en ce dix-neuvième centenaire de la mort de Jésus pour le rachat de l'humanité, que notre souvenir, notre amour, notre compassion nous fassent vivre davantage avec le Christ, notre Rédempteur. Ainsi soit-il.

II

NOTRE RÉDEMPTEUR

Mes frères,

La croix de Notre-Seigneur est au centre du cycle rédempteur que nous commémorons en cette année 1933-1934.

Notre-Seigneur a été condamné par Ponce Pilate, il a été crucifié, il est mort : cela, c'est le fait que nous connaissons par l'histoire.

[1] E Mâle : *L'art religieux de la fin du moyen-âge en France*, p. 383.
[2] Cité par Plus, S. J., *La folie de la croix*, Ire p., ch. I.

Cette passion et cette mort de Notre-Seigneur ont été la rançon de l'affranchissement de l'humanité : cela, c'est le dogme de la Rédemption que nous enseigne la foi.

Même après dix-neuf siècles il se trouve des hommes qui ignorent le fait.

Vous souvient-il de ce récit de René Bazin dans la *Douce France ?* — « Il y a au musée de Cluny, à Paris, une vitrine où sont exposés des crucifix anciens, très précieux. Je considérais l'un d'eux, sculpté dans un morceau d'ivoire par un grand artiste, qui avait exprimé la douleur sans pareille du Fils de Dieu mourant pour tous les hommes et qui sait n'être aimé que de quelques-uns. La tête était penchée à droite, les lèvres entr'ouvertes allaient dire : « Tout est consommé » ; les yeux regardaient avec tant de douceur que les visiteurs qui s'approchaient et rencontraient ce regard, devenaient graves tout à coup et laissaient voir un peu de pitié, quand ce n'était pas un peu d'amour.

« Deux jeunes filles vinrent s'accouder sur la vitrine ; la plus âgée avait quinze ans peut-être, et elle tenait par la main un petit garçon, blond comme elle, qui se levait sur la pointe de ses souliers. Ensemble ils considérèrent les crucifix, et je ne vis, sur leur visage, que de l'étonnement. L'aînée dit :

— Regarde donc, Marguerite, comme on lui a fait un air malheureux, à cet homme-là !

« Marguerite ne répondit rien. Le petit seul demanda :

— Pourquoi penche-t-il la tête ? on dirait qu'il pleure, tu ne trouves pas ?

« Ils ne se moquaient pas. Ils cherchaient à comprendre.

« Moi, je songeais : « O Jésus-Christ, vous êtes mort pour elles et lui, et ils ne savent pas ! »

Plus que le fait, c'est ce dogme de la mort de Jésus pour notre Rédemption que le monde ignore.

De ce dogme il faut nous appliquer ce soir à nous donner une intelligence plus claire. Pour apprécier une chose, il importe d'en connaître la vraie valeur. Si nous voulons participer de cœur au grand centenaire de la Rédemption ; si nous voulons mieux connaître et mieux goûter ce titre de Rédempteur, le plus beau du Christ ; si nous voulons aimer celui qui le porte, lui témoigner notre gratitude, nous attacher à lui en toute confiance, il est nécessaire que nous apportions une réflexion attentive, suivant la demande du Pape, à la signification et à la portée de ce mystère : la Rédemption.

Rédemption ! Ce mot n'a plus guère cours dans notre langue. Et s'il n'appartient plus au vocabulaire actuel, en dehors de l'enseignement religieux, c'est qu'il ne correspond plus chez nous, en dehors de la religion, à aucune réalité vivante. Les mots disparaissent avec les choses.

Rédemption veut dire : rachat d'un esclave ou d'un captif contre une rançon déterminée. Pour qui a quelque teinte d'histoire, pour qui sait que l'esclavage asservissait dans l'antiquité une notable partie du genre humain et que le rachat était le moyen normal de l'affranchissement, il est bien évident que ce mot de *rédemption* avait un sens très clair à l'époque de Notre-Seigneur, comme à toutes les époques qui connurent, sous une forme ou sous une autre, la tare de l'esclavage ou de la captivité. C'est ainsi qu'au temps des guerres contre les Maures, au début du XIII^e siècle, on vit apparaître une Congrégation de religieux sous le vocable d'*Ordre de la Merci ou de la Rédemption*, parce que ces religieux s'en allaient à Tunis, à Tripoli, dans toutes les grandes villes musulmanes, pour racheter à prix d'argent les prisonniers chrétiens exposés à perdre la foi sous le joug mahométan.

C'est à cette leçon de choses concrète, parlante, quotidienne alors, que Notre-Seigneur a eu recours lui-même pour faire comprendre l'œuvre qu'il venait accomplir sur la terre : « Le Fils de l'homme est venu, a-t-il déclaré, afin de donner sa vie pour la Rédemption de la multitude. » (Matth., XX, 28 ; Marc, X, 45).

L'humanité était-elle donc vraiment dans l'esclavage ? — Notre-Seigneur a-t-il donc vraiment donné sa vie pour son affranchissement ?

C'est à ces deux questions qu'il faut répondre, afin d'adorer et d'aimer avec une foi plus éclairée et un amour plus grand, dans le Christ Notre-Seigneur, non seulement la lumière du monde, non seulement l'exemplaire le plus parfait de vertu, non seulement un bienfaiteur insigne de l'humanité, mais en toute vérité, à la lettre, dans toute la force du terme : Jésus-Christ notre Rédempteur.

I. — *L'esclavage de l'humanité par le péché*

L'humanité était-elle donc vraiment dans l'esclavage ?

Pour répondre à cette première question, il nous faut remonter assez haut, jusqu'au fait de l'existence et de la transmission d'un péché d'origine, du péché originel, dont le privilège de l'Immaculée-Conception de Marie, mondialement glorifié par Lourdes, constitue l'heureuse exception unique chez la pure créature.

Disons-le tout de suite : cette affirmation du péché originel est du domaine exclusif de la foi. Nous découvrons en nous des misères physiques et morales qui peuvent être l'indice ou la confirmation après coup d'une certaine déchéance de race. Mais seule la foi, basée sur le témoignage de l'Ecriture et de la Tradition, nous donne la certitude absolue de cette déchéance morale initiale de la nature humaine.

La foi affirme le fait de la chute du premier homme et de la première femme [1], dont le récit se trouve dans la Genèse (III, 6), — le premier des livres divinement inspirés de l'histoire de l'humanité — et que supposent les documents postérieurs

[1] Concile de Trente, sess. V, can. I.

de notre foi, cette parole de S. Paul, par exemple, que « par un seul homme le péché est entré dans le monde. » (Rom., v, 12).

La foi affirme la transmission de ce péché à toute la postérité d'Adam [1], également sur le témoignage, explicite ou sous-entendu par tant d'autres vérités, mais toujours évident, de l'Ecriture. Qu'il nous suffise de rappeler encore une parole de S. Paul, sans doute la plus formelle : « Comme le péché est entré dans le monde par un seul homme et la mort par le péché ; ainsi la mort est passée dans tous les hommes, *tous* ayant péché en un seul. » (Rom., v, 12). On retrouvera la trace de ces vérités jusque dans les traditions païennes : les poètes grecs et latins ont chanté un âge d'or d'une éphémère durée, où la nature féconde et bienfaisante mûrissait d'elle-même les récoltes, chargeait de fruits les coteaux, prodiguait en un mot ses richesses inépuisables.

Sans nous arrêter à la nature du péché originel ni à la justification rationnelle du mystère de sa transmission, qui sont en dehors de notre sujet, tenons-nous-en seulement au fait que nous enseigne la foi : depuis la faute de nos premiers parents, l'humanité est en état de péché.

Or, m. f., pareille condition est une condition d'esclavage : esclavage du péché et esclavage du démon.

Esclavage du péché. La chose et le mot ont été dits par Notre-Seigneur. Il y a même mis une solennité qui nous obligerait à le croire encore plus fermement si toutes ses paroles n'étaient vérité : « En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque se livre au péché est esclave du péché. » (Jo., VIII, 34).

Et en effet, selon notre manière humaine de parler, le pécheur a contracté une souillure. Cette souillure, il n'est pas en son pouvoir de la faire disparaître. Son péché a porté atteinte à Dieu, c'est de Dieu que dépend qu'il n'en soit plus question ; s'il n'intervient pas pour pardonner d'une manière quelconque, le péché se dressera toujours contre l'homme, selon le mot de David : *Peccatum meum contra me est semper*.

Il s'est même condamné du même coup à une servitude de plus en plus tyrannique, que nous connaissons assez d'expérience. Car le péché donne le goût du péché. Il introduit chez nous avec lui ces inclinations, ces propensions, ces tendances au mal que nous appelons les passions, qui en fait exercent sur nous un tel despotisme qu'elles nous mènent à leur guise comme des êtres vendus.

Le péché est devenu comme un besoin physique. L'alcoolique ne peut plus se passer d'alcool. Pour forcer un Musset à sortir enfin du café, il faudra du trottoir lui présenter une absinthe, comme on attire les bêtes que conduit leur seul instinct.

Et le cas de l'alcoolique n'est qu'un spécimen plus voyant et plus courant. Mais tout péché met des chaînes, les péchés de l'esprit comme les péchés charnels. L'ambitieux n'est pas moins esclave de ses visées d'orgueil que le luxurieux des frénésies de sa chair.

Esclavage du péché doublé de l'esclavage du démon. Ah ! m. f., le démon n'est pas un mythe. Trop facilement notre mentalité matérialisée ne voit en lui qu'une personnification des passions qui nous entraînent du dedans et des sollicitations qui nous attirent au dehors. En fait, il est un être bien vivant, distinct de nos passions et du monde, plus fort que leurs puissances conjuguées, et c'est lui qui les conduit à l'assaut.

La foi nous le montre bien au principe de ce péché d'origine qui a réduit l'humanité en esclavage. Car ce serpent du paradis terrestre qui tente nos premiers parents, les séduit par ses promesses, les entraîne au péché, c'est Satan. « La mort a fait son entrée dans le monde, affirme l'Ecriture, par l'envie du diable. » (Sap., II, 24). Ce jour-là, il a triomphé de l'homme.

Comme le déclarait S. Pierre, « on est esclave de celui par qui on s'est laissé vaincre. » (II Petr., II, 19). Le démon sera le bourreau du châtiment que le péché entraîne après lui, le bourreau du pécheur en ce monde et dans l'autre. Si réel et effectif est le pouvoir qu'il exerce désormais sur l'humanité, — évidemment avec la permission et dans la dépendance de Dieu, qui reste le seul souverain maître de l'humanité comme de Satan lui-même, — si véritable pourtant est son pouvoir que Notre-Seigneur l'appellera le prince de ce monde : « Princeps hujus mundi. » (Jo., XII, 31 ; XIV, 30).

Il me semble avoir répondu assez clairement à notre première question : L'humanité était-elle donc vraiment dans l'esclavage ? Evidemment cette réponse suppose les données de la foi sur le péché originel, sur la gravité du péché, sur l'existence du démon. Mais nous savons trop la tyrannie qu'exercent les passions et l'influence du démon dans le monde pour ne pas reconnaître l'accord de cette réponse avec les exigences de notre raison : l'humanité était l'esclave du péché et du démon.

Personne peut-être n'a fait entendre avec autant de pathétique toute la rigueur de cette servitude, que S. Paul, dans le poignant cri de détresse de sa lettre aux Romains : « Nous savons... que la Loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel et vendu au péché. Car je ne sais pas ce que je fais ; je ne fais pas ce que je veux et je fais ce que je hais... je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. Or si je fais ce que je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le fais, c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi en moi : quand je veux faire le bien, le mal est près de moi. Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui lutte contre la loi de ma raison et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?... Ainsi donc moi-

[1] Conc. de Trente, sess. V, can. II.

même, par l'esprit, je suis l'esclave de la loi de Dieu, et par la chair, l'esclave de la loi du péché. »

Mais à ce cri d'angoisse : « Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » S. Paul avait répondu : « C'est la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ; » il avait répondu en laissant échapper de son cœur ému le beau cri de reconnaissance : « Grâces soient rendues à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ! » (Rom., VII, 14-15).

Oui, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il est venu affranchir l'humanité de son esclavage en offrant comme rançon à Dieu son Père sa passion et sa mort. Il est vraiment le Rédempteur dn monde.

Et c'est ce qu'il nous faut voir maintenant en réponse à notre seconde question : Notre-Seigneur a-t-il donc vraiment donné sa vie pour notre affranchissement ?

II. — *L'affranchissement de l'humanité par la passion*

S'il est quelqu'un qui peut nous renseigner sur le sens, la portée et la vertu de la passion et de la mort de Notre-Seigneur, et s'il est quelqu'un à qui nous devons ajouter foi sur cette question comme sur toutes les autres, c'est assurément Notre-Seigneur lui-même. Il n'est pas possible qu'il n'ait fait savoir au monde, et d'une façon bien nette, le but essentiel de sa mission, d'événements aussi étranges humainement que l'incarnation, les souffrances et la mort d'un Dieu. Surtout s'il se décidait à cette démarche en vue d'affranchir l'humanité de l'esclavage du péché et du démon, il aura voulu le lui expliquer clairement pour la presser de correspondre à ses vues.

Et en effet, les déclarations de Notre-Seigneur sur sa mission mettent progressivement en lumière cette négociation de notre salut par sa passion et sa mort comme prix de notre affranchissement, autrement dit, son rôle même de Rédempteur.

Il se donne d'abord pour le sauveur des hommes, qui doit les délivrer de leurs péchés, comme l'indique du reste ce nom de Jésus qu'il a reçu du ciel. « Le Fils de l'homme est venu dans ce monde à dessein de chercher et de sauver ce qui était perdu » (Matth., XV, 24). Et pour mieux se faire comprendre, il illustre cette formule de ces images voyantes que sont les paraboles de la miséricorde : parabole de la brebis perdue et retrouvée, parabole de la drachme égarée, parabole de l'enfant prodigue : c'est lui le bon pasteur à la poursuite de la brebis ; c'est lui à la recherche de la pièce tombée à terre ; c'est lui le pauvre père inconsolable du départ de son benjamin et qui va au-devant du prodigue, prêt à lui rendre sa place au foyer paternel.

Mais ce salut du monde, par quel moyen va-t-il l'opérer ? Le choix est immense pour sa toute-puissance. Il pourrait se contenter d'un acte d'amour, d'une prière de son cœur, d'un appel de sa voix, puisque ses moindres gestes de Fils de Dieu sont infiniment méritoires.

Ecoutez. Au fur et à mesure que sa mission s'avance, lorsqu'il juge les âmes préparées, par allusion discrète d'abord, puis nettement, il s'explique sur le moyen choisi : sa passion et sa mort sont la rançon rigoureusement exigée et indispensable de ce salut. « Jésus commença dès lors, raconte S. Matthieu, à découvrir à ses disciples qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens, des scribes et des princes des prêtres, qu'il fût mis à mort et qu'il ressuscitât le troisième jour. » (Matth., XVI, 21).

Jésus a ménagé l'effet de ses déclarations. Il n'a pas mis tout de suite ses auditeurs trop mal préparés par leur inintelligence des prophéties, en face de sa croix et de son tombeau. Mais maintenant, à la veille du drame, il semble que ses apôtres du moins devraient être aptes à le comprendre.

Et pourtant Pierre se récrie : « Mais c'est impossible, Seigneur, vous ne ferez pas cela. Rien de cela ne vous arrivera. Dieu vous en garde ! *Absit a te Domine !* »

La réplique ne se fait pas attendre. Elle se précipite immédiatement, et sur quel ton ! Elle a même de quoi nous saisir : « Arrière de moi, tentateur ! Vous m'êtes un scandale. Vous n'avez pas le sens des choses de Dieu, mais seulement de celles des hommes. »

Prenons garde ! Si Notre-Seigneur frappe un grand coup, c'est qu'il s'agit d'une question vitale, de l'intelligence même de son œuvre. La Passion est l'inéluctable rançon de notre salut.

Plus de mystère maintenant. Il est venu pour nous sauver et pour nous sauver par sa mort. C'est toute la Rédemption.

Pourtant encore une fois, à la dernière cène du Jeudi Saint, dans ces entretiens d'adieu où il faut qu'il ramasse tout l'essentiel de son Evangile, il définit de nouveau sa mission. Il le fait plus clairement que jamais. Il met le trait d'union qui existe entre ces deux termes énoncés précédemment : notre salut, sa mort, afin que n'échappe à personne et que nous tenions de sa bouche même l'affirmation de sa vocation de Rédempteur : c'est sa Passion qui fera notre affranchissement. « Le Fils de l'homme est venu... afin de donner sa vie pour la Rédemption de la multitude. »

Qu'il suffise à notre foi de ces témoignages de Jésus lui-même. Sans doute, pour répondre à la question : « Notre-Seigneur a-t-il donc vraiment donné sa vie pour notre affranchissement ? » nous aurions pu interroger également ses prophètes et ses apôtres. Mais les prophètes ne font pas autre chose que de prédire ce qu'il a déclaré et ses apôtres ne font autre chose que de répéter ce qu'il a dit.

* *

Ce jour-là, nombre d'auditeurs s'étaient rendus à la parole de Notre-Seigneur. Le Maître les en-

courage alors à la persévérance : « Si vous demeurez fidèles à ma doctrine, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. » (Jo., VIII, 32).

A ces promesses de liberté faites aux nouveaux convertis, ceux qui se sont raidis à la prédication de Notre-Seigneur se sentent humiliés et se récrient : La vérité les fera libres ? Libres ! Mais ne l'étaient-ils donc pas, eux autres ? Ils n'avaient jamais été les esclaves de personne : Nous sommes des fils de famille, les fils d'Abraham. Nous ne sommes pas des esclaves. Nous avons pu subir momentanément le joug de l'Egypte, de Babylone et de Rome ; mais nous l'avons toujours secoué. Et nous croyons que le Messie attendu nous donnera plus que la liberté, la souveraineté sur le monde. Alors que parlez-vous de nous affranchir ?

Les voilà bien, ces Juifs, toujours les mêmes, prisonniers de leurs idées particularistes et nationalistes. Ils ne pensent qu'à la liberté politique, à leur indépendance nationale. Aucune autre servitude ne semble exister pour eux.

— Il est bien question de cela ! Il y a des chaînes plus lourdes que celles qui pèsent sur les peuples : celles qui asservissent les âmes, les âmes en état de péché : « En vérité, en vérité je vous le dis, quiconque commet le péché s'asservit du péché. » Et l'esclave n'est pas chez lui, dans la maison ; un jour ou l'autre on l'en expulse ; seul le Fils y habite à demeure parce qu'elle lui appartient. S'il veut bien affranchir les esclaves, alors seulement ils sont libres. Ses ennemis ont beau se donner pour les fils d'Abraham, ils s'abusent. Ils ne sont qu'esclaves. Ils descendent bien de lui selon la chair ; leurs généalogies sont en règle ; mais il leur manque la foi du patriarche : ils ne sont pas ses fils.

Quelle superbe réplique de Notre-Seigneur, et quel magnifique exposé de son œuvre rédemptrice !

Pour reconquérir nos libertés nationales et toutes nos libertés humaines, il suffit de nos armes et de nos luttes.

Mais il y a une servitude dont nous ne pouvons pas sortir par nos propres moyens. Le péché nous a livrés au démon : d'enfants de Dieu nous sommes devenus des esclaves. Le Fils de Dieu est venu nous délivrer en s'offrant pour notre rançon.

Aussi cette œuvre mérite-t-elle par excellence le titre de Rédemption. Elle seule le portera désormais. La Rédemption, c'est l'affranchissement du péché et de Satan par le Christ notre Sauveur.

Qu'il soit béni à jamais par l'humanité et qu'elle mette sa liberté retrouvée au service de son Sauveur. Ainsi soit-il.

PETIT CARÊME SUR NOS RAPPORTS AVEC LE CHRIST

I

CONNAÎTRE JÉSUS-CHRIST

> *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me ? Philippe, qui videt me, videt et Patrem meum.*
>
> **Il y a déjà bien longtemps que je suis parmi vous, et vous ne me connaissez pas encore ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. (Jo., XIV, 9).**

Mes frères,

Il y a un peu plus de trois ans, une catastrophe mettait en deuil la ville de Lyon. Au cours de la nuit, une partie de la colline de Fourvière s'écroulait, entraînant dans sa chute plusieurs bâtiments, et venait écraser un certain nombre de maisons situées à sa base. Après avoir porté aux victimes les secours les plus urgents et rendu aux morts les derniers honneurs, l'autorité municipale se préoccupa d'établir les causes de la catastrophe, de déterminer, s'il y avait lieu, les responsabilités et de prendre les mesures nécessaires pour éviter le retour d'un pareil accident. C'était tout ce qu'on pouvait exiger d'elle. Mais les esprits réfléchis et religieux, qui ne voient pas seulement dans un événement de ce genre un de ces faits divers qui alimentent la chronique des journaux, mais aussi un avertissement et une leçon de la Providence, établirent un rapprochement entre cet accident et la page bien connue de nos livres saints où Dieu nous dit que toute maison qui n'est pas bâtie sur un terrain solide est vouée à une perte certaine.

Ces paroles s'entendent, il est à peine besoin de le faire remarquer, au sens figuré, de tout édifice religieux et moral. Aussi ne devons-nous pas nous étonner d'entendre N.-S. Jésus-Christ donner à Simon, qu'il a choisi comme fondement de son Eglise, le nom symbolique de Pierre et lui dire : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'enfer ne pourront rien contre elle. » Si S. Pierre, le premier Pape, et après lui tous ses successeurs ont acquis cette solidité inébranlable, c'est qu'ils reposent eux-mêmes sur un autre fondement, divin celui-là, et qui est le Christ en personne.

Ce qui est vrai de l'Eglise considérée dans son ensemble, se vérifie aussi en chaque fidèle : sa vie spirituelle n'obtiendra une parfaite solidité qu'à la condition d'être édifiée sur les enseignements de Pierre et par conséquent du Christ.

Je me souviens d'avoir été témoin, au cours d'un voyage en Orient, des travaux exécutés dans les fondations de la cathédrale de Smyrne, ébranlée par un violent tremblement de terre, pour en vérifier la solidité et pour remédier, au besoin, aux fissures qui auraient pu s'y produire. N'est-il pas utile, m. f., de procéder de temps en temps à une pareille vérification des fondements de notre vie spirituelle et de voir si elle repose toujours so-

lidement sur les enseignements de l'Eglise et du Christ, ou si par hasard quelque travail de désagrégation ne se serait pas effectué, peut-être à notre insu, qui en menacerait l'existence ?

J'en suis persuadé. Aussi je vous invite à vous examiner, pendant ce Carême, sur vos rapports avec le Christ. Connaissez-vous bien le rôle essentiel qu'il doit jouer dans votre vie surnaturelle ? Lui accordez-vous la place qui lui convient dans votre vie spirituelle ? Celle-ci n'est-elle pas, parce qu'édifiée sur un terrain instable, exposée à une ruine plus ou moins prochaine ? Nos entretiens vous aideront à résoudre ces problèmes. Aujourd'hui je vous poserai cette première question : « Connaissez-vous N.-S. Jésus-Christ ? » et je vous indiquerai les différentes manières de le connaître.

I

A cette question certains vont peut-être sourire et me répondre : « Pour qui nous prenez-vous ? Est-ce pour quelqu'un de ces païens qui, n'ayant jamais reçu la visite d'un missionnaire catholique, n'ont jamais entendu parler du Christ ? Nous, nous avons été élevés dans sa religion ; de bonne heure nous avons fréquenté ses églises, appris à connaître sa doctrine et reçu ses sacrements. Comment pouvez-vous nous demander si nous le connaissons ? »

Les Apôtres, eux aussi, avaient vécu dans une étroite intimité avec le Sauveur ; ils avaient entendu ses leçons de sa propre bouche ; ils avaient eu sous les yeux les exemples de ses vertus. Cela n'empêche pas Notre-Seigneur de leur dire : « Voilà bien longtemps que je suis au milieu de vous, et vous ne me connaissez pas encore ? » Il reprochait souvent à ses auditeurs la dureté de leur cerveau qui ne se laissait pas facilement pénétrer par la vérité, et surtout celle de leur cœur, rebelle aux avances de son amour. La conduite de Judas qui le trahit, celle de ses nombreux obligés, qui font succéder à leurs acclamations et à leurs *hosannah* des cris de mort ou qui l'abandonnent lâchement, nous prouve bien qu'il n'avait que trop raison de le faire et nous invite à plus d'humilité et de réflexion.

Connaissons-nous N.-S. Jésus-Christ ? La première connaissance que nous devons avoir de sa divine personne est la connaissance historique. Elle nous est fournie par l'Ecriture Sainte et par la Tradition. C'est une connaissance semblable à celle que nous possédons sur n'importe quel personnage de l'histoire, grâce aux documents écrits et aux traditions transmises par ses contemporains, avec cette différence que l'Eglise, recevant de Dieu une assistance spéciale qui la met à l'abri de toute erreur, nous offre sur le Christ des documents et une tradition dont l'exactitude ne peut être contestée.

Ces documents, nous avons le devoir de les connaître ; car, si à la rigueur nous pouvons nous dispenser d'être renseignés sur Louis XIV ou Napoléon, il n'en va pas de même du Christ, en raison du rôle obligatoire qu'il joue dans notre vie spirituelle. Où trouverons-nous ces renseignements ? Dans l'Ecriture Sainte, spécialement dans les Evangiles, et dans la prédication. Les quatre Evangiles nous racontent, sous forme de résumé, l'histoire de N.-S. Jésus-Christ. Les avez-vous lus une seule fois en entier ou dans une Concordance ? J'entends par Concordance un de ces livres qui s'intitulent par exemple : *Les quatre Evangiles en un seul.* N'est-il pas vraiment étrange que des personnes cultivées, qui ont des connaissances assez étendues et approfondies sur la littérature et l'histoire de notre pays et peut-être d'autres nations, se voient obligées d'avouer qu'elles n'en savent guère plus long sur le Christ qu'à l'époque où elles fréquentaient le catéchisme ? N'est-il pas déconcertant que des chrétiens qui s'intéressent à l'histoire de leur famille, qui ont peut-être fait de longues recherches pour apprendre à connaître leurs ancêtres, ignorent presque tout de l'histoire du Christ, qui est le chef de leur famille surnaturelle ?

Car pour connaître N.-S. Jésus-Christ, il ne suffit pas de savoir qu'il est né dans une crèche à Bethléem, qu'il a vécu à Nazareth entre Marie et Joseph, qu'il a, pendant trois ans, prêché et accompli un certain nombre de miracles, qu'il est mort sur la croix à Jérusalem, qu'il est ressuscité pour remonter au ciel au bout de quarante jours. Si votre science ne va pas plus loin, en quoi diffère-t-elle de celle du premier mécréant venu ? Il y a peu d'hommes aujourd'hui, même parmi les plus indifférents, qui ne connaissent au moins ces grandes lignes de la vie du Christ. Mais, je le répète, c'est trop peu, parce que la connaissance de ces faits ne nous sera pas d'une grande utilité, si nous n'en dégageons pas la signification profonde qu'ils renferment et si nous n'y joignons pas une étude sérieuse de la doctrine du Maître.

C'est en effet le sens de ces mystères de la vie du Christ qui nous permettra de comprendre notre religion ; c'est la pénétration de sa doctrine par notre intelligence qui nous renseignera sur nos devoirs ; c'est la contemplation affectueuse de ses vertus qui nous invitera à le suivre. Or, il faut bien l'avouer, beaucoup de ceux qui lisent l'Evangile s'arrêtent à la superficie et perdent ainsi le principal bénéfice qu'ils devraient retirer de sa lecture. Une personne très pieuse, à qui je demandais récemment si elle prenait volontiers l'Evangile comme thème de ses méditations, me répondait : « Non, car je suis incapable d'en tirer grand'chose pour ma piété. »

Je reconnais volontiers que la pleine intelligence de ce texte très ramassé et plein de choses suppose une formation théologique préalable que ne possèdent pas la plupart des fidèles ; mais je n'éprouve aucune difficulté pour répondre à cette objection, d'abord parce qu'il existe des explications détaillées de l'Evangile, et surtout parce que l'Eglise nous distribue sans cesse des commentaires oraux de l'Evangile dans ses prédications. Notre-Seigneur n'a pas chargé ses Apôtres de transmettre au monde sa doctrine par écrit, mais

sous forme de récits et d'explications orales. C'est donc sa volonté expresse que nous venions nous renseigner sur sa personne et sur son enseignement au pied de la chaire.

Beaucoup de fidèles négligent ce devoir, en assistant de préférence, le dimanche, à une messe basse qui ne comporte pas de prédication. D'autres considèrent la prédication comme une sorte de formalité indispensable à toute cérémonie religieuse et ils la subissent plutôt qu'ils ne l'écoutent. D'autres encore se plaignent volontiers de ne pas avoir à leur disposition quelque maître de la parole qui les captiverait par le charme de son éloquence, comme si l'on venait à l'église pour satisfaire ses goûts littéraires plutôt que pour assurer à son esprit et à son cœur une nourriture substantielle.

M. f., qui que nous soyons, nous avons encore beaucoup à apprendre sur Notre-Seigneur et sur sa divine doctrine ; nous avons des lacunes à combler, des oublis à réparer, des idées fausses à redresser. Apportons à la prédication qui nous est donnée dans notre paroisse une attention soutenue, un esprit de foi aussi vif que possible et un désir sérieux de tirer profit des enseignements qu'elle nous distribue. Une dame impertinente disait un jour, en termes plus ou moins déguisés, au curé d'Ars qu'il n'était qu'un ignorant : — « C'est vrai, répondit le saint, mais je vous en dirai toujours plus que vous n'en ferez. »

J'ai parlé jusqu'ici uniquement de l'Evangile comme document capable de nous instruire sur la vie et la doctrine du Christ. Ne croyez pas que ce soit le seul. L'histoire de Notre-Seigneur a ceci de particulier qu'elle a commencé longtemps avant sa naissance, dès la chute de nos premiers parents, et que, le Christ ressuscité étant vivant avec son humanité au ciel et dans l'Eucharistie, son histoire ne finira qu'avec le monde.

Les livres de l'Ancien Testament, notamment les livres des prophètes et des psaumes, dont beaucoup sont messianiques et prophétiques, nous offrent par avance un tableau saisissant, instructif et suggestif de sa vie ; la comparaison de ce tableau prophétique et du tableau historique donné par l'Evangile nous montrera comment Jésus a réalisé les prophéties qui le concernaient et contribuera à fortifier notre foi en sa divinité, en même temps que notre amour pour sa bonté qui a disposé toutes choses avec tant de soin pour notre salut.

L'histoire du culte eucharistique et des différentes dévotions qui s'adressent à Notre-Seigneur, la dévotion à la Passion, au Sacré Cœur, au Christ-Roi, par exemple, ne peuvent non plus nous laisser indifférents, pas plus d'ailleurs que les conquêtes réalisées ou les échecs subis par lui dans le monde des âmes, quel que soit le peuple ou quelle que soit l'époque auxquels ceux-ci appartiennent. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un simple intérêt de curiosité, mais d'une véritable union par l'esprit et par le cœur à Celui qui a voulu demeurer parmi les siens pour les combler des trésors de son Cœur, espérant que les meilleurs voudront partager ses joies et ses peines et compléter par leur ferveur ce qui peut manquer chez leurs frères.

II

La connaissance historique du Christ est donc indispensable à tout chrétien ; mais elle ne lui suffit pas : c'est qu'en effet le Christ n'est pas seulement un homme, il est aussi notre Dieu ; sa doctrine est divine. Or il y a dans sa vie certains faits, dans son enseignement certaines vérités qui échappent à la connaissance purement historique. C'est la foi seule qui nous permet de les atteindre. Celle-ci, vous le savez, consiste dans l'acceptation par notre esprit des vérités qui nous sont proposées par Dieu, parce qu'elles nous sont proposées par Dieu. Le motif de notre foi est donc non pas l'évidence qui proviendrait de l'examen attentif des faits et des choses, mais l'évidence qui découle de l'affirmation infaillible de Dieu. A la crèche nos yeux ne voient qu'un faible enfant, au Calvaire qu'un homme qui agonise. La foi nous apprend que ce petit enfant, que ce condamné est Dieu fait homme et mourant pour nos péchés.

La connaissance du Christ par la foi est indispensable pour le salut. Celui-ci a été rendu possible par les mérites du Sauveur ; mais il n'est réalisé que par le mérite de notre foi, poussée jusqu'à sa conséquence nécessaire, la charité. Je n'ai aucun mérite à accepter une vérité évidente, l'existence de la lumière, par exemple, car je n'ai pas la liberté de l'accepter ou de la rejeter. Elle s'impose à moi et, à moins de folie, je ne puis pas ne pas l'admettre. Or, vous le savez, le mérite exige la liberté. Les vérités de foi, au contraire, ne s'imposent pas nécessairement par leur évidence propre ; elles me laissent donc la liberté et par conséquent le mérite d'une adhésion à la parole de Dieu.

La foi, indispensable du point de vue de la raison, l'est aussi par la volonté de Dieu le Père qui, d'ailleurs, ne peut se trouver en désaccord avec les exigences de la saine raison. Ecoutons l'Apôtre S. Jean nous en avertir : « *Et hoc est mandatum ejus, ut credamus in nomine Filii ejus Jesu Christi.* » (1 Jo., III, 23). L'ordre du Père exige que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ. Le nom de ce Fils n'est pas, comme souvent celui des hommes, vide de sens, mais il désigne sa mission et caractérise son œuvre. Croire au nom de Jésus-Christ, c'est donc admettre qu'il est le Messie Rédempteur. C'est là, en effet, la vérité essentielle et première de laquelle découlent toutes les autres. S. Jean renouvelle la même affirmation à plusieurs reprises dans son Evangile en citant les paroles du Christ lui-même : « L'œuvre par excellence que Dieu réclame de vous, c'est la foi en celui qu'il vous a envoyé. » (Jo., VI, 29). « Le Père vous aime parce que vous avez cru que je suis sorti de lui. » (Jo., XVI, 27).

En nous permettant de connaître des vérités qui, sans elle, échapperaient à notre esprit, la foi devient la lumière de notre vie et nous fait parti-

ciper, dans la mesure possible à la faiblesse humaine, à la connaissance même de Dieu : « *lucerna lucens in caliginoso loco.* » (II Petr., I, 16-18). Elle est la lampe qui luit au milieu des ténèbres de ce monde pour nous guider. Les ténèbres sont l'œuvre du péché ; nous ne pourrons être sauvés, c'est-à-dire délivrés du péché, que grâce à la lumière. Croire au Christ, c'est s'assurer la possession de la lumière, puisqu'il est, comme il l'a proclamé, la lumière du monde.

Mais si la lumière nous permet de voir distinctement le but à atteindre et la route qui y mène, elle ne nous donne pas l'activité et les forces nécessaires pour marcher sur cette route et atteindre ce but. La lumière est impuissante à mettre en mouvement un paralytique. Cette énergie, qui donc nous la donnera ? C'est encore Jésus connu par la foi. Celle-ci nous unit au Christ et produit en nous les mêmes effets que réalisait jadis sa présence visible : les foules le suivaient et s'attachaient à ses pas, parce qu'une force mystérieuse émanait de sa personne. Ainsi la foi nous donnera le courage de laisser nos préoccupations temporelles pour le suivre et nous attacher à lui.

Sur la route les obstacles ne manqueront pas, car le chemin suivi par Jésus est celui de l'immolation et de la croix. Ces obstacles, qui risquent à tout moment de nous arrêter et de nous détacher de lui, comme ils ont arrêté et détaché la foule au moment de la Passion, nous les nommons les tentations. Nous n'y succomberons que si nous le voulons, car Dieu nous a remis une arme invincible, qui est encore la foi. « Dieu, dit le psalmiste, vous entourera de sa vérité comme d'un bouclier. *Scuto circumdabit te veritas ejus.* » (Ps. XC, 5). C'est aussi le conseil de S. Paul : « En toutes vos difficultés, armez-vous du bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés de l'ennemi » (Eph., VI, 16) et celui de S. Pierre : « Le démon rôde sans cesse autour de vous, cherchant une proie à dévorer ; résistez-lui par la vigueur de votre foi. *Cui resistite fortes in fide* » (I Petr., V, 9).

Comment donc la foi obtiendra-t-elle ces heureux résultats ? En nous offrant pour chaque tentation le remède approprié. Le démon cherche-t-il à nous accabler sous le souvenir de nos péchés ? La foi nous rappellera la parole miséricordieuse du Sauveur : « Je ne suis pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs ; » et la doctrine si consolante de son Eglise : Jésus-Christ est mort pour tous ; il n'y a aucun péché qui ne puisse être pardonné ; Dieu veut le salut de tous. Est-ce l'orgueil qui vous tourmente ? La foi vous remettra sous les yeux les humiliations de l'Homme-Dieu et vous redira : « Tous ceux qui s'élèvent seront humiliés. » Et ainsi pour chaque espèce de tentation.

Bref, c'est la foi qui nous rappelle les droits souverains de Dieu et les devoirs de la créature, la malice du péché et les souffrances par lesquelles Jésus l'a expié, la nécessité de la prière et la puissance de la grâce, l'éternité des peines de l'enfer et la béatitude sans fin du paradis. La foi est donc l'arme par excellence contre les tentations. « Je tiens pour certain, écrit sainte Thérèse dans sa *Vie par elle-même,* que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une personne qui, se défiant d'elle-même en tout, est si ferme dans la foi que pour la moindre des vérités révélées elle serait prompte à affronter mille morts. » Mais, bien mieux que l'affirmation d'une sainte, nous avons la promesse de Dieu lui-même, dans ce magnifique psaume 90 que nous chantons aux Complies : « Puisqu'il s'est attaché à moi, dit le Seigneur (et pour s'attacher il faut croire), je le délivrerai. Il m'invoquera et moi je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la détresse pour le délivrer et le combler de gloire ; je le rassasierai de longs jours et je lui ferai voir le salut que seul je puis donner. » (Ps. XC, 14-16).

III

Il me reste à vous dire un mot très bref d'une troisième sorte de connaissance que je serais tenté de nommer expérimentale si je ne craignais que ce mot ne prêtât à erreur. Je veux parler ici de cette connaissance du Christ qui est donnée à certaines âmes non plus par l'intermédiaire de l'Eglise enseignante, mais directement et immédiatement au moment d'une communion fervente ou, chez les saints, au cours d'un de ces états extraordinaires qu'on appelle extases. Les hérétiques ont émis à ce propos des erreurs ; c'est pourquoi j'ai cru devoir vous mettre en garde contre leurs doctrines.

Les Protestants veulent que, pratiquant la méthode du libre examen, chaque âme, en lisant la Bible, en interprète les différents passages comme elle le juge bon et se fasse ainsi sa doctrine à elle-même. Il est à peine besoin de faire remarquer les graves dangers d'erreur que comporte une pareille manière d'agir. Les Modernistes, eux, estiment que chaque âme doit s'en tenir aux résultats de son expérience religieuse, c'est-à-dire aux inspirations intérieures qu'elle croirait avoir reçues de Dieu. Il n'est personne qui ne voie comment cette pratique ouvre le champ à toutes les fantaisies possibles. C'est que, grâce à l'ignorance souvent profonde et aux illusions faciles, d'autant plus faciles que le démon aura tout intérêt à en créer en nous et essaiera certainement de le faire, nous risquons de prendre pour des vérités de foi les élucubrations de notre imagination ou les suggestions trompeuses du malin esprit.

Je ne nie pas que le bon Dieu ne puisse nous accorder des lumières intérieures qui nous seront grandement utiles. Mais nous ne saurions nous fier prudemment à ce que nous croirons être les lumières de ce genre qu'après les avoir confrontées avec l'enseignement de l'Eglise. S'il y a concordance, nous pourrons nous y abandonner ; sinon, il faudra impitoyablement les rejeter. A part des cas très rares, il ne s'agit pas là de révélations proprement dites, mais plutôt d'une application de la doctrine enseignée par l'Eglise aux besoins actuels d'une âme. Méfions-nous des

personnes qui prétendent recevoir des révélations. L'Eglise, même lorsqu'il s'agit de saintes âmes, reste toujours sur une prudente réserve et dans les cas où elle a accepté, sinon par une déclaration formelle, au moins tacitement, des révélations de ce genre, elle ne l'a jamais fait sans avoir minutieusement contrôlé leur orthodoxie.

* *

Nous en resterons là pour aujourd'hui. Ai-je réussi à vous faire mieux comprendre l'importance de cette science approfondie de Jésus et de sa doctrine que vous acquerrez par l'enseignement écrit ou oral de l'Eglise et par la foi ? Je le voudrais. Dans notre prochain entretien nous examinerons quelques-unes des vérités les plus importantes sur lesquelles il est bon d'insister. En attendant, appliquons-nous à donner aux différentes connaissances que nous acquérons la place qui leur convient. A la science de la religion et de son divin Fondateur revient la première. S. Paul disait qu'il ne voulait avoir d'autre science que celle-là. S'il nous est permis, pour notre agrément ou notre utilité, d'en cultiver quelqu'autre, n'oublions pas qu'elle n'a qu'un but temporel et humain, tandis que la connaissance du Christ, en mettant en nous et en y développant la vie divine, aura un retentissement éternel. Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'EGLISE

XXXI

LA SEMAINE SAINTE

Quand vous entrez dans l'église pour assister à la messe le dimanche de la Passion, vous êtes frappé de la tristesse, du deuil qui y règnent. Vos yeux se portent sur l'autel, où le crucifix vous attire toujours parce qu'il vous représente les souffrances, la douceur, l'amour de Jésus-Christ. Il n'y a pas de plus grand amour que celui qui vous fait donner votre vie pour vos amis. Nous sommes de ces amis pour lesquels Jésus est mort, c'est pourquoi vous cherchez son auguste visage pour lui dire : « Vous m'avez aimé jusqu'à l'extrémité de l'amour, moi aussi je vous aime suivant la pauvreté de mes moyens. Enrichissez, élargissez, illuminez mon esprit et mon cœur, afin que je comprenne mieux et que je vous aime davantage ! » Or ses traits divins sont couverts d'un épais voile violet qui n'en laisse rien transparaître. Les images des saints sont voilées aussi, ils ne vous parlent plus, ne vous exhortent plus, ne vous sourient plus ; il semble qu'ils se cachent sous cette enveloppe de deuil pour pleurer plus à l'aise.

I

La messe commence : vous écoutez le chant de l'Introït ; ce chant finit brusquement, et vous attendez en vain le *Gloria Patri* si joyeux qui en est le couronnement habituel. Le *Gloria Patri* a suivi en quelque sorte l'*alleluia* en exil. Il n'y a plus de joie dans l'Eglise. Entendez ensuite le *Kyrie*. Ce n'est pas un chant, ce n'est qu'une suite de gémissements prolongés dans les mélodies lugubres. Le prêtre, à l'autel, a pris ses vêtements de deuil ; vous êtes dans une atmosphère de tristesse profonde à laquelle vous ne pouvez vous soustraire.

Avec le dimanche des Rameaux commence la grande semaine, ainsi appelée, dit S. Jean Chrysostome, non point parce qu'elle a plus de jours que les autres ou que les jours y sont « composés d'un plus grand nombre d'heures, mais à cause de la grandeur des mystères qu'on y célèbre. » Ce qui y éclate surtout, c'est la sainteté, c'est pourquoi chaque jour s'appelle saint et le peuple a gardé l'habitude d'appeler cette semaine la *Semaine Sainte*.

Outre la pensée de la Passion de son Fondateur et Sauveur, qui rend sa piété plus fervente, l'Eglise est préoccupée de la préparation des catéchumènes au baptême. Dans notre société chrétienne où l'on baptise les enfants tout après leur naissance, il n'y a que peu de catéchumènes proprement dits. Il n'en était pas ainsi dans les premiers siècles de l'Eglise, où l'on baptisait les adultes. Le baptême était précédé de nombreuses instructions qui s'achevaient aux approches de Pâques. Les catéchumènes suivaient avec une sainte avidité les offices, où les figures de l'ancienne Alliance se déroulaient à leurs yeux pour faire place bientôt aux réalités divines, aux clartés de la foi. Ils passaient les nuits en prière, mais particulièrement la nuit du Samedi Saint au jour de Pâques ; le peuple chrétien la passait avec eux, il se rappelait pour lui-même la grâce incomparable qu'il avait reçue dans ces fonts sacrés qu'il contemplait avec foi et reconnaissance, et il encourageait de sa présence, de ses prières, ces futurs chrétiens qui allaient être purifiés comme eux, honorés comme eux du titre magnifique d'enfants de Dieu et de l'Eglise. Ces fonts baptismaux d'où ils sortiraient régénérés, transfigurés, n'étaient-ils pas pour eux comme le vestibule du ciel ?

Il y avait encore une autre cérémonie chère à l'Eglise et à laquelle elle apportait tout son zèle, toute sa sollicitude : c'était celle de la réconciliation des pénitents, le Jeudi Saint. Beaucoup de chrétiens, surtout au moment des persécutions, avaient cédé devant les menaces des juges, devant les glaives et les bûchers ; ils avaient apostasié par l'appât des faveurs humaines ou par faiblesse. Puis la persécution avait cessé, leur foi qu'ils avaient gardée au fond de leur cœur reparaissait, comme ces branches qui jaillissent du tronc coupé d'un arbre vigoureux, ils étaient saisis de remords et de honte, ils revenaient à l'Eglise qui les accueillait comme une mère accueille ses fils repentants, mais elle les laissait un temps plus ou moins long à la porte du temple. Elle leur représentait la grandeur de leur faute et les prémunissait pour les épreuves à venir. Elle les instruisait plus à fond, les faisait prier avec plus de sincérité, expier même sous le cilice et la cendre, et quand elle les voyait humbles au souvenir de leur chute, résolus et forts pour affronter l'avenir, elle leur pardon-

nait et les faisait participer le Jeudi Saint aux joies purificatrices de la Sainte Eucharistie.

Dans tous nos offices de la Semaine Sainte, nous retrouverons ces souvenirs. Nous remercierons Dieu de n'avoir pas été soumis à ces grandes tentations, et, comme nous ignorons l'avenir, nous le supplierons de fortifier notre foi pour les combats qui peut-être nous attendent.

II

Lorsque l'Eglise eut établi sa domination morale sur le monde, il y eut un changement profond dans les idées, dans les esprits, dans les mœurs. La loi romaine était claire, elle ne manquait pas de justice, mais elle était brutale et inexorable. Avec le christianisme passe sur les nations un souffle de charité et de clémence. La loi de Théodose est toute compénétrée de religion et de bonté. Il y a bien deux sociétés : la société civile et l'Eglise, société divine, mais elles ne sont pas séparées, elles vivent en s'inspirant du même esprit. A l'approche des fêtes de Pâques, fêtes de réconciliation universelle, on oublie ou l'on règle les différends, on suspend les querelles et les procès. Théodose ordonne, en 389, que toutes les plaidoiries cessent sept jours avant Pâques et sept jours après. Les tribunaux chôment, les questions d'intérêt qui divisent sont remises à l'arrière-plan ; l'Eglise insiste pour que les chrétiens se pardonnent entre eux, au pied de la croix d'où le Sauveur a imploré pour tous le pardon de son Père, et pour que les haines, les rancunes, les animosités soient ensevelies dans le tombeau du Christ.

Elle recommande aux autorités constituées de revêtir les sentiments de miséricorde de l'Evangile. Elle donne l'exemple, puisqu'elle fait rentrer dans son sein les pécheurs repentants qui s'en étaient exclus, et les princes, dit S. Léon, se montrent par leur clémence les initiateurs de la bonté céleste. On remarque, aux temps mérovingiens en particulier, que les prisons regorgeaient de captifs, parce que les guerres étaient fréquentes et qu'après les batailles on ne massacrait plus les vaincus comme faisaient les Césars. Parmi les prisonniers il y avait donc relativement peu de criminels. C'est pourquoi les évêques délivraient tant de prisonniers. Mais c'était surtout à Pâques que l'on ouvrait les prisons. L'Eglise rompait les liens du péché ; les princes brisaient les chaînes de fer. Mais on révisait aussi les causes de certains criminels de droit commun :

« En ces jours où l'Eglise accorde l'indulgence aux pénitents et l'absolution aux pécheurs, disait S. Eloi, évêque de Noyon, dans un sermon le Jeudi Saint, les magistrats se relâchent de leur sévérité et pardonnent aux coupables. Dans le monde entier, les portes des prisons sont ouvertes, les princes font grâce aux criminels, et les maîtres pardonnent aux esclaves. » L'Evangile avait prêché la liberté avec l'égalité du maître et de l'esclave devant Dieu, mais les Apôtres n'avaient pas exigé l'abolition soudaine de l'esclavage, ce qui aurait amené des perturbations sociales dont nous n'avons pas l'idée. Les esclaves étaient en nombre immense, et tel maître en possédait des milliers. Le monde eût été ainsi livré aux esclaves sans instruction, sans expérience, sans esprit de gouvernement, et disposés à exercer des vengeances féroces. L'Eglise fit l'éducation des uns et des autres. Elle fit asseoir le maître et l'esclave côte à côte au banquet eucharistique ; l'un et l'autre mouraient ensemble pour la même foi et dans les mêmes supplices. Elle enseignait aux maîtres leur devoir d'affranchir les esclaves, mais quand ceux-ci auraient été préparés à leur vie nouvelle, rendus capables de se conduire et dotés de quelques biens. Rien n'est sage comme les directions qu'elle donnait dans ce but. Elle encourageait aussi les princes à favoriser la liberté des esclaves, comme on le voit dans cette loi de Justinien touchant la grande semaine : « Les procédures seront interdites. Il sera néanmoins permis de donner la liberté aux esclaves, et aucun des actes nécessaires pour leur affranchissement ne sera réputé contrevenir à cette loi [1]. »

Au Parlement de Paris, avant la Révolution, les cours commençaient à vaquer le Mercredi Saint et ne rouvraient qu'après le dimanche de *Quasimodo*. « Le Mardi Saint, dernier jour d'audience, le Parlement se transportait aux prisons du Palais et l'un des Grands Présidents, ordinairement le dernier reçu, tenait la séance avec la Chambre. On interrogeait les prisonniers, et, sans aucun jugement, on délivrait ceux dont la cause semblait favorable et qui n'étaient pas criminels au premier chef [2]. »

Ainsi l'esprit du christianisme qui régnait dans la société adoucissait ce que la loi civile a de trop rigide ; il tempérait la justice de douceur et d'humanité, il montrait dans le juge sévère un fond de compassion. Celui qui était l'objet de cette indulgence ne se sentait pas écrasé, méprisé, mais relevé et réhabilité, et c'est ainsi qu'on étouffe en un pays, dans sa bonté, les germes de la révolution sociale.

Que cet esprit de charité nous accompagne pendant toute la Semaine Sainte ! Faisons l'aumône, l'aumône de notre bourse, l'aumône de notre cœur, car le malheureux a besoin d'être aimé ; il réclame non seulement le pain qui lui manque, mais l'amour, que beaucoup ne lui donnent pas. Et cependant Jésus l'aime, il a donné son sang pour sauver son âme, qui, à ses yeux, est peut-être plus belle que la nôtre.

« Il faut enfin, conclut S. Léon, que, dans ce précieux temps, on se remette ses torts, on pardonne les offenses, on étouffe les ressentiments, afin que tout contribue à rétablir l'innocence de vie qui convient à l'auguste solennité de Pâques [3]. »

[1] *Codex*, III, tit. 12.
[2] Dom Guéranger. La *Passion et la Semaine Sainte*.
[3] Sermo XL, *De Quadragesima*, II.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 3 januarii 1934.
EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

SONNERIES ELECTRIQUES DES CLOCHES

BREVETS { Abbé AMPHOUX, LYON,
& André BOCHUD, à BULLE (Suisse).

Commandes souples par inversion mécanique supprimant les à-coups sur courant électrique et les parasites

Sonneries en Lancé, Rétro-Lancé, Rétrograd pour toutes cloches depuis 40 kilogs.
Installations sur courant lumière, sur courant triphasé ou monophasé.

Carillon nuancé, du pianissimo au fortissimo avec clavier de piano et pédale d'expression.

ANGELUS automatique.

Références :

EN MOINS DE 2 ANS,
187 clochers équipés avec 980 appareils.
POUR LE SEUL DIOCÈSE DE LYON,
38 clochers avec 195 appareils.

Demandez nous sans engagement un devis forfaitaire comportant la totalité des dépenses à prévoir.

Grandes facilités de paiement

Prenez date dès maintenant

C.F.A.L. -- Constructeur, St-ETIENNE (Loire).

UN CALORIFÈRE
économique et qui chauffe

EGLISES
SALLES DE RÉUNIONS
GYMNASES

PRIMÉ
concours d'économie en combustibles
PARIS-1922
NANCY-1925

Siège social : BROUSSEVAL Hte Marne
Agence : PARIS (X) 11, rue Eug. Varlin

FONDERIES BROUSSEVAL

Remise spéciale au Clergé
Demander plaquette illustrée n° 111.

Fondée en 1830
Registre du Commerce Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2, rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFERÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province

LES HARMONIUMS RICHARD

sont vendus en toute **confiance**

AVEC CRÉDIT SUR DEMANDE

PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC

INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS

Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous style. Restauration (voir le n° du 17 août de l'*Ami*).

BRONCHITES
TOUX
CATARRHES CHRONIQUES
GOUTTES LIVONIENNES
TROUETTE-PERRET

LA NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

publiée tous les mois, en fascicules de 96 pages, sous la direction des Profs de théologie de la Cie de Jésus à LOUVAIN (Belgique). — 65e année.

Se recommande à l'attention de tous les Prêtres

Chaque n° contient :
UNE PARTIE DOCTRINALE ET HISTORIQUE
UNE PARTIE PASTORALE ET DOCUMENTAIRE
UNE PARTIE BIBLIOGRAPHIQUE.

Abonnements : 30 francs
C. C. P Paris 676.68 de
Maison CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, PARIS (6e).

Les nos de Décembre 1933, Janvier et Février 1934, seront envoyés gracieusement aux prêtres qui en feront la demande à l'administration, 66, rue Bonaparte, PARIS (6e)

livre de texte. — Enfin, tout récemment (p. 358 des couvertures), l'*Ami* a parlé du *Petit Manuel de Liturgie à l'usage des fidèles*, de M. l'abbé P. Gérard.

C. Melloy. **Sur la terre comme au ciel.** Illustrations en couleurs de Jeanne Hebbelynck. Un vol. format album de 58 p., cartonné 10 f. — **Le blé, ce beau trésor.** Illustrations en couleur de G. Frederic. In 8 de 28 p., cartonné 7 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

S'il n'était trop tard, nous recommanderions comme d'excellentes étrennes à offrir aux enfants ces deux beaux volumes, illustrés de gravures artistiques en couleurs et revêtus d'une élégante couverture cartonnée. A défaut d'étrennes, ils pourront servir de récompense ou de cadeau de fête. Dans le premier, l'auteur a retracé très simplement, sur le ton familier d'une histoire, cinq épisodes tirés de la vie des Saints et qui rapportent des miracles dont furent favorisés S. Tharcisius, S. Antoine de Padoue, sainte Germaine Cousin, sainte Gudule et sainte Véronique Giuliani. Le second narre brièvement l'histoire du blé, depuis les semailles jusqu'au moment où il est transporté chez les consommateurs, dans les lieux les plus divers. Campagnes, moulins, basses cours, boulangeries, navires, chemins de fer fournissent à ce propos des images non seulement agréables à contempler, mais utiles pour l'instruction des jeunes lecteurs.

H. Perroy, S. J. — **Scènes d'enfants, tirées de l'Evangile.** — In-8 écu, orné de 19 dessins et de 4 reproductions photographiques hors texte, 5 f. — Paris et Lyon, Vitte.

Ce sont les cinq principales scènes de l'Evangile où les enfants jouent un rôle : la guérison du fils de l'officier royal, la résurrection de la fille de Jaïre, la délivrance d'un jeune possédé, la multiplication des pains (en raison des cinq pains et deux poissons apportés par un enfant), enfin l'épisode où Jésus prononça ces mots : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Le P. Perroy les a dramatisées en de gracieuses saynètes. Ses personnages agissent et parlent en marge de l'histoire racontée par l'Evangile ; Notre-Seigneur lui-même ne paraît qu'une fois, et encore pour très peu de temps Mais ces à côté n'en renferment pas moins une grande utilité : ils frappent l'attention et communiquent aux âmes des spectateurs les sentiments que les figurants expriment invariablement sous des formes diverses : la foi, l'amour, la reconnaissance envers le Christ.

Maurice Rigaux, S. J. — **Sois fier de ta foi : ta vie divine.** — In-12 de VIII 100 p., 5 f. — Paris, Editions *Spes*.

L'auteur, qui a déjà tant écrit et de si fortes choses pour le bien moral et social des Jeunes, leur présente ici une étude purement religieuse : celle de *la vie de la grâce dans les âmes divinisées.*

Trois parties : un *exposé doctrinal,* aussi complet, aussi net à l'esprit, aussi parlant aux yeux que possible (par une disposition typographique très étudiée), mais à dessein bref et vigoureux ; — des *conclusions pratiques,* où le lecteur lui même prend la parole ; — enfin des *annexes documentaires,* sortes de notes explicatives, dont la variété et l'utilité seront certainement appréciées.

Dans sa forme originale, avec sa claire présentation et son prix très abordable, ce petit livre aura la faveur non seulement des jeunes, mais de beaucoup de chrétiens d'âge mûr : à tous il sera profitable.

Une édition spéciale existe pour les Scouts, sous le titre : *Le Scout est fier de sa foi.*

Collection « Parvuli. » — **Meurdjana, la petite Arabe,** par Sœur Marie-Guénolé, Sœur Blanche. — In-8 couronne de 96 p., illustré de dessins à la plume, 5 f. — Paris, Lethielleux

C'est l'histoire à la fois simple et émouvante d'une petite Arabe née dans l'islamisme et dont le père, sous-officier de spahis, mourut au cours de la dernière guerre. Recueillie par les Sœurs Blanches, elle céda vite à l'attrait qu'exerçait sur elle la religion chrétienne ; elle demanda le baptême et pour l'obtenir elle entreprit courageusement le double travail de son instruction religieuse et de la correction de ses défauts. Bientôt un mal inexorable se déclara, qui lui causa de longues et cruelles souffrances ; elle les supporta avec un esprit de foi admirable. Agée de 12 ans seulement, elle rendit son âme à Dieu dans les sentiments d'une prédestinée. Cette biographie, écrite dans un style qui la met à la portée des enfants, est un bel exemple des transformations merveilleuses que la grâce du Christ opère dans les âmes des païens.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIÉNIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE
TETRA GAZES S.G.D.G. MARQUE DEPOSÉE
Exigez la marque
TETRA
Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8e).

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
GEORGES JANIN
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.
Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1833
12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)
ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE
Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées.
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871
SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

STATUES RELIGIEUSES
CHEMINS DE CROIX -- CALVAIRES
en terre cuite, plâtre durci, carton romain, fonte de fer.
AMEUBLEMENT D'EGLISE
L'UNION ARTISTIQUE A VAUCOULEURS — MEUSE
LES PLUS VASTES ATELIERS D'ART RELIGIEUX DU MONDE. — A. PIERSON, DIRECTEUR. —
CATALOGUES ADRESSÉS SUR DEMANDE.

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -
A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)
CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Comion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.
Maison très ancienne, donnant toutes garanties.
Conditions spéciales aux Missions.

A LA GLOIRE DE NOTRE-DAME

Les *Editions du Cerf* commenceront, dès le début de 1934, la publication d'une série de fascicules sous le titre général :

LES CAHIERS DE LA VIERGE

Chaque fascicule comprendra soit une œuvre complète, soit une série d'articles et de chroniques apparentés par le sujet et formant un tout.

Les Cahiers seront abondamment illustrés : reproduction d'œuvres anciennes, photographies, dessins originaux.

L'ensemble constituera une Bibliothèque mariale sans équivalent jusqu'à ce jour.

LE PREMIER CAHIER SERA CONSACRÉ A

Sainte BERNADETTE de Lourdes

par le R. P. PETITOT, O. P.

PARAITRONT ENSUITE

La Vierge à Nazareth
La Vie mystérieuse de Notre-Dame
Notre-Dame au Calvaire
et un Mois de Marie

par le R. P. SERTILLANGES

Les Cahiers paraîtront tous les deux mois environ. Chacun coûtera de 6 à 10 francs suivant son importance.

Pour les souscripteurs ce prix sera réduit de 25 %

Les souscripteurs recevront chaque Cahier dès qu'il paraîtra, et paieront seulement après réception. Ceux qui le désirent peuvent nous envoyer une provision qui leur évitera l'ennui de payer chaque Cahier séparément.

On souscrit pour une série de 6 Cahiers

N.-B. — Une fois les Cahiers parus, on ne pourra plus se les procurer qu'au prix fort.

Edition de luxe sur Hollande Van Gelder
Chaque cahier : 20 francs.

Souscrivez dès maintenant

Chèque Postal : Paris 1436-36

LES EDITIONS DU CERF - JUVISY (S.-ET-O.)